

120BPM

**Journal de bord sur le tournage de
« 120 battements par minute »
de Robin Campillo**

- Romain Baudéan -

J-4 : « T'étais à la Gay Pride ! »

Pot de début de tournage dans un bar du 10^e. Jeanne Lapoirie, la chef opératrice qui a éclairé tous ses films et que j'assiste depuis quelques années, me présente au réalisateur : « Robin, je te présente Romain. » Robin : « Ah non, ça va pas être possible ! » Je commande une bière au comptoir, croise deux grands chauves, la cinquantaine, look homo - comme la majorité de l'équipe qui a investi le bistrot. L'un d'eux, Philippe Mangeot qui a participé à l'écriture du scénario m'interpelle : « T'étais à la Gay Pride ! » Moi : « Non, désolé... ». Le ton est donné.

JOUR 1 : « Ça ne va pas du tout, il faut que ça coule ! »

Premier jour de tournage. Le plus important. Celui où l'on prend le pouls d'un film, d'un cinéaste, d'une équipe. 120 battements par minute, la fréquence cardiaque d'un nourrisson. Je viens d'apprendre qu'un embryon se forme depuis quelques semaines dans le ventre de ma femme. À quel moment le cœur émerge de la matière, ouvre ses vannes pour la première fois, injecte une giclée de sang à travers l'organisme, enclenche un processus vital, un compte à rebours irréversible ? 120 battements par minute, deux fois plus rapide qu'un adulte, un par seconde. PAPAM... PAPAM... 39 jours de tournage. PAPAM... PAPAM... Dans 8 mois je serai père.

Nous tournons une scène dans une salle de conférence prise d'assaut par des membres du collectif Act Up. Adèle Haenel est la seule femme du commando parmi ces nombreux blousons noirs de 20 à 30 ans. À part, en blanc, légèrement voutée en avant, cheveux lâchés, bras ballants, sorte de combinaison improbable entre la Belle au bois dormant et Tarzan, silencieuse pour mieux gueuler plus tard, elle fait les cent pas dans la pénombre, loin des projecteurs tournés vers la scène qui sera bientôt baignée de sang.

La maquilleuse fait des retouches sur le visage ensanglanté d'un type en costard qui a reçu une poche de sang, étale le liquide sur sa joue, Robin s'impatiente : « Ça ne va pas du tout, il faut que ça coule plus ! ». Il insiste pour que l'on voit le sang s'écouler du visage par filets entiers. Le type est aspergé. Gros plan. 96 images par seconde. Une image cinématographique, symbolique, un visage christique au ralenti.

JOUR 2 : « Il faut espérer que le cinéma fonctionne. »

Tournage dans le métro (3bis) dans un wagon sans clim en plein mois d'août. 4 stations en boucle, toute la journée. Un film de bande, comme son précédent, *Eastern Boys* (2013). Les comédiens - dont la majeure partie ne sont pas des professionnels - sont cernés en permanence par nos deux caméras, en longues focales. On filme l'excitation de ces jeunes après une action dans les bureaux du laboratoire Metlon Pharm. À l'arrière-plan, légèrement en retrait, Arnaud Valois, magnétique, observe le groupe, s'en détache. Fascinant de constater comme son visage envoûte la caméra par rapport aux autres qui habitent pourtant le même cadre. Instinctivement, je fais la mise au point sur lui, qui écoute, alors qu'un comédien à l'avant-plan récite son texte. Après la prise, Jeanne me reprend : « Je ne comprends pas tes choix de mise au point. » On la refait, et je m'oblige à pointer cette fois-ci l'avant-plan. Cette fameuse cinégenie !

La scène sera entrecoupée de flash-back. Robin qui monte le film lui-même et n'a pas pris de scripte sur le plateau, s'interroge : « Je ne sais pas ce que ça va donner au niveau des raccords. Il faut espérer que le cinéma fonctionne. » L'alchimie du cinéma, son mystère, sa magie. Robin semble avoir foi en son art. Il nous la transmet.

JOUR 3 : « Parce que tout le monde a peur que je tombe, mais je ne tomberai pas. »

Reconstitution d'un défilé de la Gay Pride, nos acteurs déguisés en pom pom girls, vêtus de tutus roses, dansent dans une rue qui mène à la place de la Nation. Deux caméras en longues focales, presque toujours à l'épaule, aériennes, mobiles, on filme au ralenti, 96 images par secondes, le ballet improbable des militants qui défilent contre le sida. Une chorégraphie décrite comme un rêve dans le scénario. Les acteurs sont surexcités, t-shirt relevés, tatouage « Rien à foutre » sur le bas ventre, yeux injectés de sang. Dans la scène, le personnage principal prend une pilule d'ecstasy. L'un des acteurs en a pris avant la scène, il est survolté, possédé. Alors que l'assistante mise en scène tente de le contenir en lui répétant qu'il ne tiendra pas tout le tournage à ce rythme-là, il répond : « Vous me faites chier ! Parce que tout le monde a peur que je tombe, mais je ne tomberai pas. » Il y a de la vie dans ce corps. Du drame aussi. On filme l'énergie vitale. Des corps blessés, à la force de l'âge, qui tentent de rester debout, vivants. Combien de pulsation minute sous ecsta ?

Robin contrarié par cet incident prévient qu'il ne veut plus que cela se reproduise. Un musicien de son orchestre a fait une fausse note aujourd'hui. Toujours cette question du rapport de force. Qui est sous l'emprise de qui/de quoi ?

De l'autre côté, Adèle Haenel, à l'avant du cortège, principalement hors-champ, et pourtant, elle contribue à mener la troupe, à transmettre son énergie à la foule, derrière. Crinière hirsute, elle saisit un fumigène qu'elle fait péter vers le ciel. Je fais la bascule de point sur son geste au moment de l'explosion. Il faut être en phase. Pas de dialogues dans cette séquence. Retour à l'essentiel. Des couleurs et des corps en mouvement, décomposés, un ballet.

JOUR 4 : « J'ai l'impression d'une réalité hyper-incarnée. »

Nous rejouons des événements qui ont eu lieu dans les années 90. Dans les locaux de Melton Pharm, crânes rasés, le commando d'Act Up asperge de faux sang, sous les yeux égarés des employés, les vitres immaculées des bureaux. Robin se pose la question de la fréquence image à utiliser. « Faut-il faire des images au ralenti comme pendant la Gay Pride ? » En filmant une première prise à 24 images par seconde - la vitesse normale - il est surpris par l'intensité de la scène et constate : « J'ai l'impression d'une réalité hyper-incarnée, je ne suis pas sûr que ça soit nécessaire de filmer au ralenti. » Robin se tourne vers nous. La chef-op confirme. J'acquiesce, bien qu'on ne m'ait pas demandé mon avis. C'est un film sur le rythme, l'essence du cinéma. La réalité brute de cette journée est puissante. Lorsque Nahuel Perez - couvert de sang par une poche qui lui a explosé entre les mains - interrompt une réunion pour crier sa détresse, l'émotion est palpable, l'injustice, la fragilité, le désespoir.

Mon oncle séropositif a failli laisser sa peau en 95, je lui avais rendu visite à l'hôpital, sur son lit de mort, il pesait 47 Kg pour 1,74 m, j'avais 10 ans. Il a eu 60 ans cet été. Un survivant. PAPAM... PAPAM...

JOUR 5 : « Non, pas de marque quand les gens sont bons. »

À un comédien qui demande s'il peut avoir une marque pour sa position dans le cadre, Robin répond : « Non, pas de marque quand les gens sont bons. »

JOUR 6 : « Les acteurs hétéros n'avaient pas cette musicalité dans la voix. »

Arnaud nous dit qu'il a passé 3 mois, à raison de 2h par semaine, à faire des essais, car Robin n'arrivait pas à se décider entre deux comédiens. Je le surprends à justifier son choix de prendre des homos pour jouer dans son film : « Les acteurs hétéros n'avaient pas cette musicalité dans la voix. »

JOUR 8 : « Ah bon, il n'y a pas de scripte ? »

Entre deux prises, une silhouette qui s'interroge sur sa « bonne » place dans le cadre, se tourne vers moi en demandant s'il y a une scripte. Je lui réponds que non, que Robin est le scripte, c'est lui qui monte le film.

Lorsqu'il s'agit de filmer Arnaud qui mesure 1,85m dans ses déplacements, c'est-à-dire un plan sur deux, Jeanne et Émilie qui cadrent les deux caméras, sont équipées comme des cosmonautes punks. Elles doivent chauffer en plus de l'*Easyrig* - ce harnais qui soutient la caméra avec un système de contrepoids - des bottes gothiques montantes, avec des semelles compensées d'au moins 10 ou 15 cm qui leur donnent un look improbable !

JOUR 9 : « Je trouve que ça manquait de charme, moi ce que je veux c'est sentir les vertèbres. »

Chambre de SEAN, dans un décor construit dans les bureaux de la production en banlieue parisienne, Robin chorégraphie la scène de sexe : « C'est pas de la danse, c'est une étreinte. » « Je trouve que ça manquait de charme, moi ce que je veux c'est sentir les vertèbres. » « J'ai l'impression que vous surjouez la sensualité. »

À la chef op : « Arrête de remonter sur le visage, je veux voir son cul. »

À l'habilleuse qui a mis des bagues et des chaînes aux acteurs : « C'est trop d'accessoires, ça fait cinéma. » Il les retire au maximum aussi pour limiter les problèmes de raccords. « Je ne vois plus que ça pendant les prises. Il faut me faire valider les accessoires avant chaque scène. »

À Nahuel qui raconte sa contamination au VIH : « Je n'arrive pas à être dans ta tête, c'est une question de ton. Il faut que ça soit plus narratif, arrête les gestes (il tripote le torse de NATHAN pendant son monologue). On sent que c'est une caresse pour la caméra, ça fait faux, on dirait une espèce d'intimité un peu guimauve. Tu racontes une histoire, il ne faut pas trop la jouer, prenez le temps. »

Jour 11 : « C'est un mélange entre *L'emploi du temps* et *Eastern Boys*

La productrice en regardant une prise au combo sur un ton un peu amusé : « C'est un mélange entre « L'emploi du temps » et « Eastern Boys », C'est un film somme !»

Trois caméras dans un amphi bondé, grande liberté apparente des acteurs, mais précision dans ses choix de cadrage, découpage et montage en tête. Calme et serein, la foule de figurants qui emplit la salle surchauffée par la canicule ne semble pas le décontenancer. Mais cette énergie inépuisable qu'il transmet à son équipe à un versant plus sombre. C'est son assistante qui éponge les ondes négatives et encaisse douloureusement l'angoisse du créateur.

JOUR 12 : « Faisons-là comme ça encore une fois et après je vais changer un truc. »

Dans l'amphi on prépare la Gay Pride, on cherche des slogans. Au combo, Robin visionne la prise et prend des notes sur son scénario, avant d'aller voir les comédiens un par un, pour ajuster des détails.

JOUR 13 : « Non, on reprend là, je pourrais pas monter sinon.»

« Je veux avoir la possibilité de faire moi-même le chevauchement au montage. » à Nahuel qui veut chevaucher les répliques entre les acteurs pour rythmer le débat dans un soucis de réalisme.

Trente prises de la même scène couverte par trois caméras. Il ajuste les détails au fil des prises. « Tant que je ne vois pas, je peux pas vous dire. » Il fait changer des chemises, déplacer des figurants - « Non, il est trop en bonne santé. » - des sacs, ils sont une centaine de militants entassés dans l'amphi. Il semble s'impatienter par moment, refusant ses propres limites qu'il tente de repousser. Un enfant dans le noir qui avance à tâtons sans trouver la lumière.

Qu'est-ce qu'un cinéaste ? Un individu habité par une intuition et qui cherche à l'extérioriser en lui donnant forme. Il ne sait pas toujours quel chemin emprunter pour y parvenir – et c'est pourquoi nous tournons autant de prises – mais lorsqu'il la découvre, il la reconnaît immédiatement, sa vision.

À la fin de cette troisième semaine, après cinq jours dans un amphi rempli d'une centaine de figurants, Robin conclut une prise en s'exclamant avec son enthousiasme habituel : « Excellent ! ».

JOUR 15 : « Il faut que tu restes dans le même ton. »

Profonde discorde au sein de l'association liée à la gestion de l'affaire du sang contaminé.

CHAMP : la scène de l'amphi

CONTRECHAMP : Les gradins

Mise en scène en stratification. Plusieurs « plans » dans le plan. Il y a la scène qui se joue sur l'estrade et celle qui surgit dans la salle. On passe de l'un à l'autre. Un film de montage. Interaction, dialogue, mouvement de l'un à l'autre.

Indication de jeu « Attention Hélène, tu descends de ton par rapport à Nahuel. Il faut que tu restes dans le même ton ». Il interrompt la prise. Toujours cette attention à la musicalité, au rythme et au timbre justes.

JOUR 17 : « Rentre en lui, dans ce qu'il te raconte. »

Aujourd'hui Robin est angoissé, c'est rare de le voir dépassé sur le plateau, lui qui paraît jusqu'à présent étrangement si serein. Un dialogue important entre les deux personnages principaux assis au fond de l'amphi. « Comment t'as fait pour rester séroneg ? » demande l'ombre malade de SEAN à son amant d'autant plus rayonnant. Robin ajuste les angles de caméra. Il se focalise sur des détails. On devine – comme souvent sur le plateau - que ces derniers sont des exutoires pour évacuer le doute qui le ronge lorsqu'il n'obtient pas exactement ce vers quoi il tend. « On t'a trop placé par rapport à la caméra, ça m'emmènerde. » La scène est très longue, presque dix minutes de

quasi monologue chuchoté. La scène est bien écrite, assez bouleversante, bien que l'amphi soit plein, il y règne un silence presque religieux. On entend parfois un siège craquer sous le poids de son occupant. L'émotion circule quelque part entre les corps et les mots. Alors que l'essentiel des scènes que nous tournons depuis plusieurs jours sont très documentaires, en caméra portée, beaucoup de conférence en groupe, en plans larges, cet aparté, ces deux visages en très gros plan qui évoque un sujet intime, en champ contrechamp, provoque réellement un effet sur l'auditoire. C'est tout l'enjeu esthétique de ce film. Le rythme binaire. L'alternance entre le collectif et l'intime, la scène et les coulisses. Alors que le scénario semblait coupé en deux blocs, un premier, plutôt documentaire, sur le collectif Act Up et un second, plus romanesque, avec l'histoire sentimentale entre les deux héros. Je comprends peu à peu comment finalement, Robin articule en permanence les deux trames, par des effets de montage, en faisant exploser la linéarité narrative apparente.

Entre chaque prise, il s'adresse aux deux comédiens et leur donne des indications extrêmement précises sur des intonations, des états, des rythmes qu'il cherche. Sa capacité à mémoriser une scène de presque 8 minutes avec autant de précision est impressionnante. À SEAN qui fixe NATHAN en écarquillant ses yeux vitreux : « Arrête de le dévisager, rentre en lui, dans ce qu'il te raconte. »

On retourne une prise d'un autre plan. Après seulement quelques secondes, une phrase ou deux peut-être, Robin dit « coupez ! ». Il tient le morceau, la pièce manquante du puzzle. De part sa formation de monteur, le cinéaste envisage le tournage comme un immense puzzle en trois dimensions, dont il passe son temps à rassembler les pièces. Après avoir permis aux images d'éclorer, il les assemble, les agence les unes par rapport aux autres. Les images mentales qui l'habitent sont très précises et parfois le parcours pour les faire surgir du néant est long et fastidieux, car c'est un voyage solitaire dont la destination ne figure jamais sur les cartes.

JOUR 18 : « C'est la sortie finale de Sean »

SEAN se meurt. On filme sa sortie de scène. « C'est la sortie finale de SEAN» déclare Robin solennellement.

À Nahuel : « Ne te retourne pas sur ta sortie, ça fait trop théâtre et ne dis plus cette phrase : « Et moi, tu t'en fous ? ». Il ajuste son texte, retire le superflu, comme un sculpteur fait sauter des blocs de marbres pour atteindre l'essentiel. « Sois moins sombre » à Arnaud qui regarde Nahuel.

Mise en place. Bien que SEAN ne soit plus dans le cadre lorsqu'il dit sa réplique, on la refait car le rythme n'est pas juste, la pulsion de départ n'est pas bonne. « Tu peux dire « imposteur » hors champs » ou encore : « Ça va pas du tout ! » Robin s'impatiente, il mime Nahuel qui descend les marches comme un pantin désarticulé sans entendre sa demande qui consiste à épurer. Finalement, l'essentiel du travail d'un metteur en scène consiste à retirer le « trop ». La caméra est un microscope. C'est la grande leçon de Bresson qui semble être l'un des cinéastes de chevet de Robin. Souvent, il n'a pas d'autre moyen que de jouer lui-même la scène pour faire comprendre son intention : « Il faut que tu dises les choses comme si tu étais dans un rêve » et il parle en chuchotant en descendant les escaliers. « Je parle pour moi ? » s'interroge Nahuel. « Si tu le dis pour moi, je ne vais pas y croire. » répond Robin.

« C'est tellement « too much » que je te vois en train de jouer, je ne vois pas l'idée. » à Thibault qui fait son show à l'américaine sur l'estrade. Il faut que ça soit plus fluide.

JOUR 19 : Soirée de milieu de tournage

Un vigile noir de 120 Kg filtre les invités blancs. « Je viens pour la soirée de tournage. » « Quel est le titre du film ? » Sur le moment, je suis décontenancé. Ma fréquence cardiaque augmente soudainement, mon cerveau se fige, les synapses ne retrouvent plus l'information pourtant si simple. Après de longues secondes déstabilisantes, la formule magique refait soudainement surface : « 120 battements par minutes ! ». Soulagé, je reprends mon souffle. Comment oublier un titre pareil ?

Sur la terrasse du bar branché face à la Villette, Robin qui a déjà bu quelques bières, se dirige vers la cadreuse de la caméra B et moi-même, pour nous remercier. Le cinéaste est un homme simple et généreux, c'est un plaisir de travailler à l'élaboration de son film. Il nous dit qu'il est très heureux de ces premières semaines, qu'il a conscience de la chance et de la responsabilité que représente un projet d'une telle ampleur « 4,5 Millions d'euros » précise-t-il. Ce qui est un budget confortable étant donné qu'il n'y a aucune « star ».

J'aperçois au loin la silhouette désormais bien identifiable de Jacques Audiard coproducteur du film, couvert d'un chapeau de paille. La grande famille du cinéma est réunie ! Habituellement, j'évite les soirées de tournage. Ce soir, j'ai pris sur moi, pour ne pas faire mon sauvage. Cependant, très vite, je ne me sens pas à l'aise. J'essaie d'engager la conversation avec quelques personnes. Pourquoi toujours parler ? On ne se dit jamais rien. Il faudrait organiser des soirées « muettes » pendant lesquels, en silence, on se dévisagerait, réellement. Les yeux dans les yeux. À scruter le mystère, il s'en passerait des choses !

Un jeune acteur de 18 ans qui a été repéré dans la rue pendant une manif contre la loi travail et qui probablement est réellement ivre pour la première fois, répète sans arrêt, alors que je l'interroge sur cette expérience : « Je suis tellement heureux ! En plus, tout le monde est tellement sympa avec moi. Franchement, je suis trop heureux de faire ce film. » Le gamin est touchant.

Seul au milieu d'une foule. Après deux bières, sans un mot, je me dirige vers la sortie, je saisie mon pull dans le vestiaire et sans me retourner, m'éclipse. Sur le chemin du retour, je glisse en vélo dans les rues désertes de Paris, la nuit estivale est douce pour les âmes solitaires.

JOUR 20 : « Ce que je voudrais c'est qu'un geste de soin devienne une caresse. »

Alors que SEAN allongé sur son lit est gravement malade, NATHAN prend soin de lui. Il nettoie son cathéter avec un coton, change son pansement. Robin précise à Arnaud : « Ce que je voudrais c'est qu'un geste de soin devienne une caresse. »

Depuis plus d'une semaine, me concentrer est devenu difficile. Une infection à l'oreille droite que j'ai laissée traîner me plonge dans un état de semi-présence. Les voix sont étouffées, la douleur est intense et la fièvre parfois gênante. Il m'arrive de perdre l'équilibre. J'ai un RDV dans dix jours. Il faudra tenir jusque-là.

JOUR 21 : « Je veux que tu filmes les corps et les paquets ! »

Robin est énervé. La sono de la boîte de nuit ne lui convient pas. Il parle de la « définition » du son qui n'est pas bonne, pas assez réaliste. Finalement, nous trouverons une solution en installant plus d'enceintes autour de la piste de danse.

Puis, c'est la qualité des faisceaux lumineux qui lui pose problème ou les implants capillaires de SEAN. Nous prenons beaucoup de retard, à 16h, après la pause repas, nous n'avons toujours pas terminé la première des cinq séquences prévues ce jour-là. Robin garde son calme malgré des signes d'impatience. Il se concentre sur un effet de lumière et une qualité de poussière bien spécifique qu'il cherche à obtenir. Il me montre sur son téléphone une image de molécules. Il me demande de faire le point sur les poussières volantes, puis de basculer légèrement dans le flou pour que les poussières prennent l'apparence de globules. Après plusieurs tentatives, au ralenti et à vitesse normale, nous parvenons à réaliser cette image poétique. Cela fait du bien de retrouver à nouveau un cinéma plus expérimental, avec un geste artistique qui tend plus vers celui d'un plasticien. Beaucoup trop de mots ces derniers temps, ma tête va éclater. Dans cette boîte noire qui est comme un studio de cinéma propice à la création, nous ne filmerons que des corps électriques qui s'approchent et s'éloignent, s'allument et s'éteignent dans l'obscurité. Sur le ton de la blague, Robin précise à la cadreuse : « filme les corps et les paquets ! ». Par intermittence, notre caméra saisit les masses transpirantes, les mouvements syncopés entre les flashes éblouissants, puis descend sur les entrejambes caractéristiques des années 90.

Après deux heures sup', la productrice, bien que désolée de devoir mettre un terme au geste créatif de Robin, lui demande de s'arrêter. Nous avons saisi quelques images magnifiques aujourd'hui. Je commence à percevoir de mieux en mieux le film que nous réalisons. Le rêve prend forme.

JOUR 26 : « Ça a été très difficile de trouver des bites molles !»

Orléans, dans l'aile désaffectée d'un hôpital, premier jour de tournage en province. On emploie l'expression « en province », dès qu'on tourne à plus d'une heure de Paris, c'est vaste !

Derrière le combo, alors que nous mettons en place un plan, la maquilleuse présente à Robin une boîte pleine de prothèses de pénis en silicone. « J'ai du small, du medium, du large... On a fait le tour des sexshops, ça a été très difficile de trouver des bites molles. Il n'y en a que des dures ! » Elle manipule les membres mous comme des chaussettes sales, la petite assemblée qui assiste à la scène est amusée. Robin : « Fais-voir la medium. Je n'aime pas trop la couleur. Les couilles sont beaucoup trop grosses !»

Pendant la pause, je déjeune à la table de Robin, avec la chef-op et la cadreuse caméra B. Il nous raconte qu'il a *joué* - si cela a un sens d'employer ce mot - dans un film de Bresson, *l'Argent*. « Il y a juste un gros plan de ma main dans le film, on a fait 37 prises ! »

JOUR 27 : « Et dire que les gens appellent ça une fiction ! »

Mise en place d'une scène. Deux infirmières, réellement infirmières, Émilie et Nadine, changent les draps d'un lit accueillant des séropositifs. Robin s'interroge sur la nécessité de mettre des gants en latex. « Habituellement, on en porte pour changer les draps » disent-elles. Robin : « Les gants ça fait malade du sida. J'ai peur qu'on se dise qu'elles en portent à cause de ça. Je ne veux pas donner cette impression. » Aucun dialogue. Trois ou quatre minutes. On fait trois prises dans la lumière oblique d'un ciel incendié. C'est l'automne aujourd'hui, ça se voit. En arrivant dans le couloir, j'ai même trouvé la lumière trop marquée. J'ai pensé qu'on avait installé un projecteur un peu trop puissant derrière la fenêtre. Le plus puissant, en effet ! À la fin de la prise, Robin enthousiaste : « Quand les gens font leur travail, c'est toujours très beau. Et dire que les gens appellent ça une fiction ! » En effet, pendant la scène, les deux femmes nettoient avec des lingettes les microbes, jusqu'aux lattes du lit. Pas besoin en plus de prendre des gants ! Tout est

dit. Voilà un bon exemple pour distinguer une démarche documentaire qui aurait consisté à filmer l'action réelle, avec les gants en latex, et la mise en scène de fiction. Encore une fois, il s'agit d'enlever du « trop », laisser respirer les images.

Vendredi soir, retour à Paris, Gare d'Austerlitz. Nahuel qui loge dans le nord de Paris partage son taxi avec moi. Bien qu'il y ait une vitre sans tain entre nous, je l'interroge sur son régime. Il a perdu 6 Kg depuis le début du tournage. Nous filmons son agonie.

Ce week-end, j'ai vu sur un écran la première image mouvante du fœtus qui se développe dans le ventre de ma femme. L'image avant l'image, virtuelle, un négatif in utero. J'ai vu ses phalanges se recroqueviller, sa colonne vertébrale se torde sous les pressions de la sonde, les hémisphères gauche et droit, mais surtout, j'ai perçu le crépitement des battements cardiaques, 120 par minute. « Tu portes un morceau de moi en toi. » lui ai-je dis. Avec mon portable, je filme l'écran dans la salle d'écho. Je filme l'image d'une image à mon image. Un vertige.

JOUR 29 : « Je voudrais que tu aies des larmes juste après avoir joui. »

Ce jour-là, nous devions filmer une scène de sexe crue qui m'avait laissé perplexe à la lecture du scénario. Dans cette scène, Nathan se masturbe devant son amant alité, en phase terminale, et jouit sur son visage. Ils font une mise en place avec le moins de personnes sur le plateau. Je tends l'oreille depuis la chambre voisine pour percevoir des éléments de mise en scène : « Je voudrais que tu aies des larmes juste après avoir joui. » Mais au dernier moment, au milieu du tournage, Robin change la fin de la scène. Je m'étais posé la question du sens de cette image provocatrice - à laquelle visiblement il semblait tenir d'après ses producteurs – et de sa nécessité. Pour citer Godard que Robin admire : « Ce n'est pas une image juste, c'est juste une image. »

Nous filmons SEAN en phase terminale dans sa chambre d'hôpital. Il regarde un reportage sur les actions du groupe Act Up. Nahuel a la bouche entrouverte, les yeux écarquillés. La chef op qui a l'habitude de faire des remarques sur le jeu des comédiens, suggère à Robin que c'est peut-être un peu exagéré. Mais Robin n'est pas dérangé, ce n'est pas la réalité scientifique qui l'intéresse, mais l'évolution du personnage : « Je veux pas que ce soit sur un état clinique du sida. C'est un film sur un personnage qui disparaît. »

Le soir, Robin nous rejoint au bar de l'hôtel. Je l'interroge sur le scénario. Il résume l'enjeu en une phrase, comme le font les script doctor américains : « Le militantisme s'arrête avec la maladie. »

JOUR 30 : « Il faut rentrer en soi et être dans une mélancolie, pas dans une démonstration. »

SEAN alité face à son docteur qui lui annonce qu'il risque de perdre son pied. Nahuel se pose de nombreuses questions de positions, de regards, d'intentions. Robin pour essayer de contenir son comédien : « C'est comme si tu affrontais ce qu'elle te disait, mais en même temps, c'est une énigme. C'est-à-dire, tu bois les mots. Il faut rentrer en soi et être dans une mélancolie, pas dans une démonstration. »

Puis, à Arnaud qui ne sait pas comment positionner son corps démesuré dans cette scène intime : « Tu le regardes sans le regarder, tu cherches à le scruter. »

JOUR 31 : « Qu'est-ce que t'as ? T'es dépressif aujourd'hui ! »

Entre deux prises, l'attente est parfois longue. Je suis assis sur un cube en bois derrière la caméra : « Un 15x20 » comme on dit, avec ma commande de point et mon écran de contrôle autour du cou, mes deux boulets. Le regard perdu, un peu mélancolique certainement, comme toujours. Après l'excitation des premières semaines et la variété des décors, la routine s'est installée sur le tournage. Une certaine lassitude de filmer les mêmes corps, les mêmes visages dans des décors tristes et nus (hôpital désaffecté, HLM, amphithéâtre...), un peu d'amertume aussi - il faut l'admettre - de voir les années passer et de ne toujours pas « réaliser ». Comme SEAN dans sa chambre d'hôpital qui perçoit les actions d'Act Up à travers le petit écran, impuissant, cloué au fond de son lit, j'ai l'impression d'être coincé de l'autre côté, condamné à rester spectateur. Robin m'interpelle avec son sarcasme habituel : « Qu'est-ce que t'as ? T'es dépressif aujourd'hui ! »

JOUR 32 : « La mort de SEAN »

Retour à Orléans. Tournage de nuit. Robin tourne autour de la scène. Comme toujours, filmer la mort du héros est une épreuve douloureuse pour les cinéastes. Nous avons eu la chance de tourner en partie le film dans l'ordre chronologique - notamment pour permettre à l'acteur de maigrir au fil des jours - mais l'aventure touche à sa fin.

Un acteur de la troupe rentre dans la chambre du mort. Robin s'énerve. Il ne veut pas qu'ils viennent « en touristes ». Il souhaite préserver le regard qu'ils auront en découvrant les lieux au moment de la prise.

Un rideau métallique qui se coince, des effets de lumière à ajuster, l'épaisseur de la couette qui ne lui convient pas. Toutes les excuses sont bonnes pour repousser le tournage de la scène. À trois derrière le combo, avec ses deux producteurs, Robin qui doute en permanence, se retrouve confronté à deux points de vue supplémentaires.

Le travail de direction d'acteur avec Arnaud pour les scènes de jeu complexes s'avère délicat. À la différence de Nahuel qui est un comédien tendance « actor studio », Arnaud est moins dans la technique. Robin lutte pour le faire jouer sa partition. Après plusieurs prises qu'il interrompt parfois en cours, il rentre dans le cadre, mime les positions, les regards, les gestes, pour guider son comédien. Il entre et sort du décor, fait des allers-retours entre le combo et la caméra : « Excusez-moi, je cherche en même temps. » À Arnaud, après une prise : « Je sens que tu te vois plus que tu ne le vois lui. »

Vers 3h du matin, SEAN est toujours allongé sur son lit de mort, sur le point d'être euthanasié par son amant. Alors que nous discutons derrière la caméra, un bruit métallique sourd se fait entendre, la maquilleuse pousse un cri sec. Une barre en métal sur laquelle est fixée un projecteur au plafond a glissé le long des murs, pour venir percuter au ralenti le visage de Nahuel. Sonné, il porte une main à son visage, se redresse : « C'est bon, ça ne saigne pas... Ah si ça saigne ! » Le tournage est interrompu. Par chance, un médecin légiste qui devait jouer son propre rôle dans la scène suivante, ausculte immédiatement l'acteur dans la salle de bain. Urgences. Après une réunion de production, il est décidé de poursuivre le tournage jusqu'au petit matin, afin de sauver ce qu'il est encore possible de sauver.

Cette nuit-là, nous filmerons la mort de SEAN hors-champ, depuis le couloir, à travers l'entrebattement d'une porte. La magie du cinéma ! La caméra B quant à elle, est axée vers la mère qui dort dans un clic-clac au salon. Réveillée par les cris de NATHAN, elle découvre au milieu de la nuit le corps sans vie de son enfant.

JOUR 36 : « Je suis pas dedans, je n'arrive pas à voir la scène. »

Suite à l'accident de Nahuel, nous retournons à Orléans pour filmer à nouveau la mort de SEAN. Robin est toujours aussi angoissé par cette scène capitale. Il n'a plus l'assurance des premières semaines. « Je suis pas dedans, je n'arrive pas à voir la scène, je suis désolé ça n'est pas vous » dit-il aux acteurs pour les rassurer. Il se focalise à nouveau sur des détails, les plis de la couette qui ne lui conviennent pas, la position des corps qu'il mime aux acteurs pour que les choses soient plus simples. Parfois, il murmure quelques répliques pour aider Arnaud. Il a un jeu très juste, simple, souvent plus juste que celui des acteurs, c'est surprenant. Le temps est long avant de tourner la première prise, puis ça sera la course, comme toujours, à croire qu'il cherche à provoquer cette urgence de la pulsion créatrice.

À midi, on déjeune côté à côté dans le réfectoire de l'hôtel ibis. Je l'interroge sur l'écriture de scénario. Il évoque l'importance de faire lire à des gens qu'on estime. Il me dit qu'il vaut mieux se poser toutes les questions au moment de l'écriture, car sur le tournage, c'est déjà trop tard. « Ce qui est important c'est de bien cerner l'enjeu de ta scène. »

JOUR 37 : « Pour savoir si un acteur est bon... »

On filme des membres d'Act Up qui courrent dans la rue au petit matin. Robin n'est pas satisfait par la démarche d'un comédien dont les bras se balancent maladroitement. Il me dit : « Pour savoir si un acteur est bon, c'est très simple : Tu lui demandes de marcher et d'ouvrir une porte. Juste ça. Tu le vois tout de suite ! »

JOUR 38 : Le jour où l'on a repêché une suicidée dans la Seine

RDV à 5h45, Quai d'Austerlitz. On embarque en équipe réduite sur un bateau à moteur qu'on charge jusqu'au cou, avec nos deux caméras braquées vers l'horizon. Le jour se lève tranquillement, on attend l'extinction des réverbères pour descendre le fleuve. À 7h49, lancement des opérations. Sous le regard ébahie des badauds, on filme des membres d'Act Up déverser des dizaines de litres de faux sang contaminé dans la Seine. Le carmin se répand dans les eaux troubles de la capitale. Après quelques heures de tournage dans la brise glaciale, on entend un type crier depuis la berge. Il fait des grands gestes avec ses bras en direction de la rive opposée. On aperçoit au loin une masse grise qui flotte sous un pont. Un homme nage à son secours. On change de cap pour leur venir en aide. Je cherche du regard une corde autour de moi. Rien. Je me dit qu'on pourrait utiliser la perche de l'ingénieur du son pour la repêcher. Le temps semble s'étirer. Mon pouls s'accélère. L'adrénaline. On ne se sent jamais plus vivant que face à la mort. Les témoins crient. On distingue le cadavre tendu de la grosse femme en hypothermie. Comme absente, sans doute déjà sur l'autre rive, elle flotte impassible dans sa robe endeuillée. Le sapeur saisit la masse grise juste avant qu'elle ne soit engloutie par le courant, tente de la maintenir à la surface, lorsqu'on entend la cavalerie arriver au galop. Un vaisseau fantôme sorti de nulle part interrompt notre mission de sauvetage. Nous quittons la Seine de crime pour une autre scène. Le bain de sang de notre fiction ne produit plus le même effet. Une fois étendue sur les pavés et après avoir expulsé l'eau ensanglantée de ses poumons, les sapeurs auront certainement pris son pouls. Comme dans le conte, la femme aura reçu un baiser du pompier essoufflé, épaisse, qui l'aura ramené parmi nous. Son cœur tiède a-t-il cessé de battre un instant ce matin-là ? Que se passe-t-il lorsque tout s'arrête ?

JOUR 40 : Réunion des anciens combattants

Les véritables « personnages » du film rencontrent les acteurs qui jouent leurs rôles 20 ans après. Le cérémonial a des allures de réunion d'anciens combattants. Robin : « Nahuel, je te présente Hélène, la mère de Marco. » La vieille femme qui a observé la prise pendant laquelle les membres du collectif sont embarqués par les CRS, réagit : « C'était plus violent dans mon souvenir ! » Elle n'a pas conscience de la puissance amplificatrice de la caméra.

JOUR 41 : « On est dans un truc hyper musical. »

Dernier jour de tournage. On déjeune place de la Madeleine, sous une tente, au milieu des klaxons. Robin parle de Bresson et de Godard qu'il semble admirer. On évoque la couleur au cinéma, l'utilisation extrême de la vidéo, le geste de Godard dans *Adieu au langage* qui diffère de celui de Kubrick dans *2001*. Il parle de son prochain film sans entrer dans les détails, un drame bourgeois.

Après des heures de mise en place - on discute couleur des nappes, taille des bouquets de fleurs, costumes des figurants « trop sombre, trop vieux, trop d'hommes » - les festivités commencent enfin. Le groupe Act Up envahit un congrès des assureurs en plein cocktail et disperse les cendres de SEAN sur les tables recouvertes de petits fours. Après une première prise, Robin décompose les mouvements. Arnaud est trop masqué dans le champ. Il lui demande de rester toujours proche de l'urne qui passe de table en table et que les caméras suivent. Entre chaque prise il faut tout nettoyer. Aérer l'air chargé de poussière. Un accessoiriste tente de purifier l'air avec son aspirateur qu'il brandit vers le ciel ! Plus tard, on tournera avec une lumière stroboscopique, comme dans la boîte de nuit. On filamera les cendres de SEAN au ralenti, comme des molécules dispersées dans l'immensité. La boucle est bouclée. La musique peut continuer. Malgré le plan large que nous tournons, Robin veut découper la prise en plusieurs valeurs. À la chef-op qui suggère qu'on pourrait rester en large pour l'intégralité de la séquence, il rétorque : « On est dans un truc hyper musical. Il faut qu'on voit l'urne dès le début en gros plan. »

Le concert est terminé. Ce soir, chaque musicien repartira de son côté. Après l'adrénaline de ces dix semaines, Robin se retrouvera seul dans une chambre noire, au milieu de centaines d'heures de rushes. Les distributeurs voient déjà le film à Cannes et envisagent sa sortie dans la foulée. Il reste six mois à Robin pour donner naissance à son film. Il me reste six mois pour me préparer à être père.

Le 13 avril son film est sélectionné à Cannes, quatre jours plus tard mon fils voit le jour.

À lire et à voir aussi :

Diary of a motherfucker assistant camera during the shooting of « The Smell of us » de Larry Clark
<https://romainbaudean.files.wordpress.com/2014/12/diary-of-a-mother-fucker-assistant-camera1.pdf>

Perdre point : Journal de bord d'un pointeur sur le tournage de « Malgré la nuit » de Philippe Grandrieux
<https://romainbaudean.files.wordpress.com/2016/06/perdre-point.pdf>

Un homme libre (52") portrait d'un prêtre gay, frère dans un couvent dominicain et prof de lettres à Paris
<https://vimeo.com/135196690/569c3efd>

Le Pigeonnier (19') portrait de mon oncle séropositif qui vit seul depuis plus de 20 ans dans un pigeonnier du Gers <https://vimeo.com/135349690>